Marges

Revue d'art contemporain

22 | 2016

L'Artiste-théoricien

Julien Discrit, *Territoire Hopi*

Galerie YGREC de l'ENSAPC, Paris, 4 décembre 2015 – 23 janvier 2016

Sophie Lapalu

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/1151>

DOI : 10.4000/marges.1151

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 22 avril 2016

Pagination : 180-181

ISBN : 978-2-84292-529-1

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Sophie Lapalu, « Julien Discrit, *Territoire Hopi* », *Marges* [En ligne], 22 | 2016, mis en ligne le 22 avril 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/marges/1151> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.1151>

« Territoire Hopi. Julien Discrit »

Galerie YGREC de l'ENSAPC, Paris

4 décembre 2015 – 23 janvier 2016

Si le titre de l'exposition est un leurre, il nous donne pourtant toutes les clés de compréhension de celle-ci : « Territoire Hopi ». L'artiste Julien Discrit n'y est jamais allé et il n'en est finalement jamais question. Ce qui est en jeu dans cette nomination d'une terre indienne est la formelle interdiction depuis le début du 20^e siècle diffère toute image directe – photo, vidéo, croquis. Comment dès lors rendre compte d'un lieu, d'un espace, de ses habitants et comment eux-mêmes pensent-ils leur propre représentation ? Il ne s'agit pas pour autant d'une société iconoclaste, mais pour les Hopis, « la forme fait partie de l'essence » (Patrick Perez) ; la figuration produite par une photographie équivaut à prélever une partie de l'être et, en la diffusant, à en permettre la présence, « ni[ant] fondamentalement la spécificité du temps rituel, en particulier l'efficace du "bon moment" au fondement de la force du rite » (Perez). En effet, les cérémonies ont lieu à des moments précis du calendrier qui leur permettent une certaine efficience ; les reproduire et les présenter à d'autres moments va à l'encontre de leur philosophie. C'est pourquoi le peintre hopi construit ses images de mémoire ; il les crée mais ne les capture pas. « No picture ! no picture ! », le titre de l'article de l'anthropologue Patrick Perez qui traite de cette question, pourrait bien être celui de cette exposition

qui se présente comme une déclinaison des enjeux de la photographie sans jamais en présenter aucune. Discrit préfère engager l'inversion, la mémoire, le retard et l'évocation comme outils de représentation.

Décalques/Ciel voilé et soleil couchant d'un après-midi d'été, sur les bords du fleuve Saint-Laurent, près d'une pile du pont Jacques Cartier, le 27 juillet 2015 à 19h58 (2015) est le titre d'une installation formée par deux grands filtres accolés, suspendus au milieu de l'espace du rez-de-chaussée comme un seul écran, éclairés par un projecteur qui apparaît depuis une découpe du mur. Discrit s'empare des moyens technologiques en vue de saisir la fugacité de la lumière. Il en a mesuré la colorimétrie et l'a reproduite à l'identique dans la galerie à l'aide des calques colorés utilisés dans le cinéma. Le faisceau qui traverse l'écran est ainsi transformé en lueur d'une fin d'après-midi estivale. Durant quelques minutes, rythmant ainsi la visite, les néons de la galerie s'éteignent et la lumière canadienne investit l'intégralité de l'espace. Or celle-ci est plus directement dirigée vers une image au mur qui se devine à peine, *Impressions « Justin »* (2015). Cette pièce est une référence directe au processus photographique analogique ; l'image a été réalisée en posant un calque sur du papier journal, solarisé depuis la fenêtre de l'atelier montréalais de l'artiste. Ici

le calque a été ôté mais la feuille est toujours exposée à la lumière canadienne – le portrait est voué à disparaître. C'est une autre vision du temps que l'on devine ; ni figé ni cyclique, il accomplit son lent processus de destruction. Ce jeu dialogique entre apparition et disparition est à l'œuvre également dans *Terrae Incongnitae/Arounani, Haute-Mana, Inini* (2014), trois cartes IGN de régions de la Guyane française dont les zones blanches ont été découpées par l'artiste. Ces erreurs, qui cachent le territoire censé être représenté, sont en fait les nuages présents lors des prises de vue aériennes... La tentative d'appréhender l'étendue d'une contrée grâce à sa représentation paraît bien vaine, ainsi que le rappelle *États Inversés* (2015). Cette série d'ouvrages se destine à reproduire en intégralité l'ensemble du territoire américain, en vue d'élévation. Mais Discrit en a inversé la lumière, c'est-à-dire que l'estompage de la carte, qui s'effectue normalement selon un éclairage venant du Nord-ouest, a été modifié en son contraire – un soleil du Sud-est. Ainsi se crée une inversion dans la lecture ; voyez-vous une dépression ou un relief ? Une même image peut-elle changer d'aspect et rester inchangée à la fois ? Précisément, *Ce qui nous regarde* (2015) semble tenter de répondre à la question, sous forme d'une nouvelle interrogation. Un bloc de plexiglas transparent est posé sur un socle assez bas. Or, selon l'angle adopté, surgit sur la tranche supérieure du bloc la photographie des yeux d'une statue antique, dont les globes oculaires lisses rappellent ceux d'un aveugle. Cette illusion d'optique s'adresse à notre propre perception ; regardons-nous seulement ce qui nous regarde ?

En contrebas, dans la seconde salle, ce qui s'apparente à un plan relief rouge comme la terre d'Arizona est posé sur une table. Cette œuvre qui donne son nom à l'exposition est un moulage en silicone d'une pierre architecturale

d'un bâtiment du vieux Montréal, violemment érodée par les intempéries. Empreinte du temps qui passe, elle le fige dans un impossible présent, tout comme tente de le faire l'œuvre *Quoiqu'il survienne demain, ça s'est produit hier* (2015). Le sol de la galerie a été doublé d'une couche de béton en vue d'y marquer, comme sur les trottoirs de la capitale, une date : 27/11/2015. Il s'agit de celle de l'ouverture prévue de l'exposition. Malheureusement les attentats du 13 novembre ont bouleversé le calendrier et l'œuvre s'est trouvée obsolète avant même d'avoir été perçue, comme en écho à son titre nietzschéen. Une tige en laiton fichée dans le mur à la façon d'un gnomon de cadran solaire pointe quant à elle son ombre sur un mot qui paraît avoir perdu toute signification : « now » (*Présence*, 2014).

Le plaisir d'une monographie est de pouvoir saisir les enjeux soulevés par l'ensemble de l'œuvre, de reconnaître les échos d'une pièce dans la suivante et de cheminer ainsi dans l'étendue formée par l'artiste. Or c'est exactement ce qui se produit dans « Territoire Hopi ». Si la facture des œuvres et les enjeux soulevés peuvent paraître classiques, c'est finalement pour mieux servir l'élégance de la proposition. Les œuvres s'offrent dans une économie formelle qui tend vers une justesse minimale. Se dessine ainsi un paysage évanescent où le processus analogique est partout implicite ; Discrit raconte même, sur une page de carnet, avoir rêvé qu'il filmait le monde avec un calque (*Diagramme n°070412-080412*). Le récit est à peine lisible, gaufré dans le papier à l'aide d'une machine à écrire sans ruban encreur. Peu bavardes, presque silencieuses, les œuvres n'en sont pas moins polysémiques ; il revient au spectateur d'en faire résonner la puissance onirique.

Sophie Lapalu